Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 3 (1895)

Heft: 12

Artikel: L'encyclique praeclara

Autor: Kiréeff, A.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-403324

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 30.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'ENCYCLIQUE PRÆCLARA [1].

L'encyclique de Léon XIII aux Orientaux est certainement l'un des documents les plus intéressants qu'aient promulgués les « héritiers de St-Pierre ». Elle est écrite avec beaucoup d'esprit et de force, en même temps elle est douce et insinuante. On peut dire qu'elle est faite « suaviter in forma, fortiter in re ». Elle est composée avec un art si fin qu'à première vue il est difficile de distinguer, sous les fleurs de la rhétorique romaine, les chaînes qu'elles dissimulent.

Le pape s'adresse à toute la chrétienté, à l'humanité entière, comme il sied au « chef infaillible » de l'Eglise. « Nous occupons sur terre la place de Dieu, dit-il, du Dieu Tout-Puissant qui veut le salut de tout le genre humain. » Il s'adresse non seulement aux catholiques-romains, mais aux orthodoxes et aux protestants (les anglicans sont évidemment compris parmi ces derniers). Il les appelle tous à « l'unité » et leur promet monts et merveilles. En lisant les lignes altières de l'encyclique où le pape énumère ses bienfaits futurs, on les croirait écrites par un Grégoire VII ou un Innocent III! On

[1]) L'encyclique *Præclara* du pape Léon XIII n'est pas restée, comme on le pense bien, sans de nombreux commentaires et de nombreuses réponses de la part des savants et des publicistes russes. Ces réponses ont toutes le même caractère absolument catégorique et négatif. Autant l'idée de la réunion des Eglises dans le sens de la reconstitution de l'unité des huit premiers siècles est sympathique aux chrétiens d'Orient, autant ils sont opposés à toute idée de soumission à l'infaillible idole du Vatican. Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs la traduction de l'une de ces réponses, publiée dans un des journaux théologiques de St-Pétersbourg, « La Lecture chrétienne ». — Nous rappellerons en même temps le Rapport de l'auteur au congrès de Rotterdam (voir la *Revue internationale de Théologie*, 1894, numéro 8, p. 761—770).

dirait que le pape se croit aussi puissant de nos jours qu'au moyen âge; qu'il peut comme autrefois disposer arbitrairement des couronnes et des sceptres; qu'il suffit d'une de ses paroles pour soulever l'Europe entière contre les ennemis du Christ, pour mettre sur pied des armées de croisés! En même temps l'épître de Léon XIII respire la paix et l'amour de l'humanité. Même pour nous qui sommes, au point de vue de la doctrine romaine, hérétiques et schismatiques, le St-Père ne trouve que des paroles d'amour et de condescendance; il ne s'occupe que de notre bien; il ne pense pas à autre chose. Et tous les bienfaits qu'il nous promet, il nous les accorde gratuitement, ou presque gratuitement: à première vue, en échange de tout ce qu'il nous donne, il ne nous demande rien de nouveau, rien de difficile; il ne s'agit que de revenir au passé, à l'ordre de choses antique — rien de plus; et nous voilà heureux! Ce n'est ni de lui, ni de ses intérêts que s'occupe le pape; il ne fait qu'accomplir son devoir. Effectivement, « nous occupons sur terre la place de Dieu, dit-il en parlant de lui-même, et nous sentons venir notre fin prochaine. A l'instar du Sauveur demandant à Son Père « que tous soient unis », nous appelons tous les hommes, sans différence de nationalité, « à l'unité de la divine religion. » Mais le pape n'a pas de temps à perdre, et c'est avec impatience qu'il s'adresse au Sauveur, le pressant de se hâter: « Et Toi, Jésus-Christ, s'écrie le pape, hâte-toi d'accomplir Ta promesse, d'attirer vers Toi tout et tous, descends et apparais à cette foule innombrable, retire des ténèbres ceux qui y sont plongés. » C'est pourquoi le représentant du Tout-Puissant sur la terre s'adresse à nous, pauvres chrétiens d'Orient, plongés dans les ténèbres, et c'est pourquoi encore il nous prodigue ses louanges et ses promesses.

« L'Orient, dit-il, est le berceau du salut du genre humain; en Orient se trouvent des Eglises célèbres par la foi de leurs ancêtres et leur antique gloire . . . Que de majesté, que de gloire vous attend dans l'avenir, si vous vous réunissez à moi, à l'héritier de St-Pierre! . . Cela est loin d'être difficile », ajoute-t-il insidieusement, et il l'explique: en effet, la limite qui nous sépare n'est pas très précise; à l'exception de certains points, l'accord entre nous est si complet, dit-il, que souvent nous, catholiques, nous empruntons nos arguments pour la défense de

notre religion aux enseignements de l'Orient, à vos mœurs, à vos rites! — Le point de différence essentiel est la primauté du pontife romain! Rien que cela! C'est ici que commence la subtile argumentation de Léon XIII, du fin politique et rusé diplomate. Prenant la contre-partie de son naïf et borné prédécesseur Pie IX, qui ne cessait de répéter à tout bout de champ qu'il était infaillible, d'affirmer que son infaillibilité s'étendait même aux questions politiques et purement administratives, le pape Léon XIII non seulement n'affiche pas cette infaillibilité, ne répète pas comme Pie IX: « La chiesa son io », mais il évite soigneusement le mot même d'« infaillibilité »; il le remplace par d'autres ayant une signification plus douce et moins définie, mots pouvant exprimer le pouvoir suprême, la puissance, etc., et qui ne soulèvent point les tristes souvenirs du concile du Vatican. Ce silence sur le dogme de l'infaillibilité qu'on remarque même dans des ouvrages théologiques catholiques-romains est très significatif. Après avoir fait définir ce dogme au concile du Vatican, l'avoir fait documenter et confirmer par titre, le pape et les savants catholiques-romains l'ont mis temporairement sous clef, dans leur arsenal; ils évitent de le montrer dans tout son éclat. Il faut, pensent-ils (et non sans raison), habituer peu à peu le monde catholique-romain à la nouvelle doctrine; il faut la lui faire accepter sous des dénominations déjà connues, comme par exemple la « primauté », et accentuer, renforcer peu à peu leur signification; ce n'est que bien plus tard qu'il sera possible de la montrer sous son vrai jour, de la découvrir complètement. Avec nous, chrétiens d'Orient, cette précaution est encore plus indispensable, et l'encyclique ne porte aucune trace du dogme de 1870. On y répète les arguments si connus, basés sur les paroles de Jésus-Christ adressées à l'apôtre Pierre: « Tu es Pierre, etc. », en omettant, bien entendu, toutes les autres interprétations données par les Pères de l'Eglise et les savants, et en passant sous silence le fait indiscutable que Pierre, *avant* de paraître à Rome, avait occupé pendant sept ans la chaire épiscopale d'Antioche. N'est-il pas évident que, si les droits du pape ne sont basés que sur le fait de l'héritage de Pierre, ces droits appartiendraient beaucoup plus justement au patriarche d'Antioche qu'à celui de Rome, celui d'Antioche étant le plus ancien? Plus loin le pape Léon XIII cite l'envoi des légats de Nicolas Ier à Cons-

tantinople pour aplanir le différend entre Photius et Ignace, puis les conciles de Lyon et de Florence, où auraient été *finalement résolues toutes les questions en litige.*

Nous connaissons la valeur de toutes ces preuves. Maintes fois elles ont été débattues et maintes fois elles ont été réfutées [1]). Quant aux deux conciles indiqués par le pape, il est notoire qu'ils n'ont pas été acceptés par les Eglises d'Orient; que le peuple orthodoxe ne les a pas sanctionnés; que, au contraire, il a déclaré que ses évêques avaient trahi et abjuré la foi de leurs ouailles. Or la sanction de l'Eglise est indispensable pour la validité des décisions conciliaires. Le peuple grec n'a pas consenti à vendre au pape sa foi; il a préféré perdre sa liberté politique, mais sauver sa liberté religieuse, perdre sa vie politique, mais sauver sa foi! Gloire et honneur à ce peuple! Aussi renaît-il de ses cendres. Ainsi donc le pape ne nous demande que bien peu: nous devons simplement le reconnaître comme « chef de l'Eglise »; ni nos rites, ni nos usages, ni même nos droits ne seront changés ou violés; tout restera dans l'état actuel! Et les dogmes? demanderons-nous. Car ces rites, ces coutumes ne sont que choses de peu d'importance et n'ont qu'une signification secondaire. Pourquoi dans l'encyclique n'y a-t-il pas un mot concernant les dogmes? On y parle en passant des doctrines de l'Orient, on les reconnaît antiques, respectables . . . Pourquoi ne sont-elles pas comparées aux doctrines de Rome? L'encyclique ne parle ni du « Filioque, ni de l'immaculée-conception de la Ste-Vierge, ni des indulgences, ni surtout de l'infaillibilité du pape (ex sese, non autem ex consensu Ecclesiæ) ». Qu'est-ce à dire? Devrons-nous accepter tout cela en acceptant la suprématie du pape? Mais alors toute notre religion sera modifiée: car, en acceptant le dogme de l'infaillibilité du pape, la doctrine orthodoxe subira une complète révolution; en outre, notre Eglise perdra complètement sa liberté. Que restera-t-il donc de toutes les concessions que nous fait le pape?

---

[1]) A ceux qui voudraient faire plus ample connaissance avec la valeur réelle des trois textes sur lesquels les catholiques-romains basent l'infaillibilité du pape, nous pouvons recommander la monographie si remarquable du professeur Langen. Quant à l'histoire des relations du pape Nicolas Ier et de Photius, elle a été écrite de main de maître par le professeur Ivantzoff-Platonoff. Voir la *Revue internationale de Théologie,* 1893, p. 654—669; 1894, p. 80—107, 253—261.

Nous voyons donc que l'encyclique de Léon XIII cache (et, disons-le, avec une adresse diplomatique remarquable) les obligations que nous aurions à assumer, si nous consentions à reconnaître le pape pour chef de notre Eglise. Il nous parle de son amour paternel, de son désintéressement; il nous offre de n'accepter qu'une *subordination filiale* à son affection, mais de fait il nous offre le pire de tous les esclavages: l'esclavage moral. Il veut imposer son joug, non au corps, mais à l'âme; il veut lui ravir la *liberté religieuse* sans laquelle elle ne peut vivre. Mais que nous promet le pape Léon XIII en échange de ces sacrifices, sacrifices si grands? Beaucoup sans doute? Oui, vraiment! Au dire du pape, notre Eglise s'affermira, s'éclairera; notre salut sera plus aisé et notre puissance s'accroîtra extraordinairement. Quelle vanité il nous suppose! La promesse est large, mais où est la garantie que le pape la tiendra? *Il ne nous offre aucune garantie, et ne peut nous en offrir aucune.* Même si *nous* consentions à vendre au pape notre foi, il ne serait pas, lui, en état d'en payer le prix, et le marché serait rompu. Certes, la force du pape est encore grande, ses arsenaux sont encore riches, quoique ses armes soient bien rouillées. Certes, la propagande catholique-romaine est menée avec succès; elle est entre d'habiles mains, mais n'est-il pas évident que les forces de Rome tombent à vue d'œil et que l'ordre de choses actuel se prête de moins en moins au despotisme papal! Cet ordre de choses ne nous est pas sympathique en tous points; je citerai comme exemples la confiscation des droits de l'Eglise par l'Etat, l'introduction du mariage civil, la sécularisation des écoles, en un mot, tous les rapts de César dans le domaine de Dieu. Mais que devient dans tout cela la puissance du pape? Nous voyons qu'il est impuissant à modifier la marche des choses, même chez lui, en Occident. On lui porte coup sur coup, même là où dernièrement encore son pouvoir était si grand; l'Italie lui a enlevé ses domaines; en France, Paul Bert a évincé l'Eglise des écoles; tout dernièrement Weckerlé, en Hongrie, a remplacé, dans le mystère du mariage, les prêtres par ses employés. Où donc est la puissance du pape? où sont les moyens qu'il met à la disposition de notre Eglise et qui doivent lui donner la force, l'éclat et l'indépendance?

Il est vrai, il peut lui donner l'unité extérieure; mais ce bienfait indubitablement grand, nous pouvons le trouver sans son aide dans les conciles œcuméniques. Il n'est pas nécessaire pour cela de *vendre au pape notre conscience;* car telle est, en définitive, la honteuse proposition que nous fait le pape!

Non, ce n'est pas nous qui avons besoin de l'aide du pape; c'est lui qui réclame la nôtre. Il voit la défaillance de ses forces en Occident, et c'est cette défaillance qui le place dans la nécessité de chercher en Orient un esclave sous le titre d'allié. Dans son encyclique, Léon XIII ne mentionne pas, il est vrai, la Russie; mais il ne faut pas être bien perspicace pour comprendre que c'est précisément la Russie et les Russes qui sont sous-entendus dans les futurs « enfants de l'Orient ». Si personnellement il n'en parle pas dans ce sens, ses agents, ses publicistes le font avec pleine franchise. Ils se mettent à marchander ouvertement avec notre Tsar; ainsi le « Moniteur de Rome » dit: L'union avec le St-Siège serait une source de forces nouvelles pour l'empire du Tsar! Les « Echos d'Orient », discutant le même sujet, s'extasient sur « l'immense surcroît d'influence qui serait acquis du coup à la Russie, si elle faisait partie de la grande famille catholique! Des millions de catholiques lui tendraient les bras, ravis de voir un grand Empereur chrétien marcher la main dans la main avec le Pontife, vicaire de Jésus-Christ . . . *Les temps de Charlemagne seraient revenus!* » Nous y voilà!

Beaucoup d'autres organes catholiques-romains se sont prononcés dans le même sens, en découvrant les plans du pape, sur lesquels il aurait certainement préféré garder un prudent silence. Non, nous ne nous laisserons pas prendre à l'amorce que nous tend le St-Père! Nous avons trop d'expérience, et si par extraordinaire nous étions tentés de prêter l'oreille à ses arguments théologiques, le souvenir seul de la douloureuse histoire de la Russie occidentale nous arrêterait à temps; d'ailleurs nous avons encore devant les yeux l'exemple de la Galicie, qui suffirait pour nous éclairer sur ce que veut dire « l'Union avec Rome ».

A. Kiréeff.